

## THÉÂTRE

# Terreurs nocturnes

ALEXANDRE  
CADIEUX



**C**omble du lugubre, il pleuvait jeudi soir. Il fallait néanmoins se rendre à l'extrémité ouest de la rue Beaubien, en un coin rarement visité dont la nuit renforce sans doute les aspects les moins accueillants. Le spectacle *Je ne veux pas marcher seul* oblige à emprunter des chemins peu fréquentés, et ce, avant même d'y être.

L'œuvre occupe un loft de coin dont on a judicieusement choisi de ne pas masquer les grandes fenêtres. En fond de scène, les lampadaires étirent Beaubien au-delà de l'avenue du Parc, alors que tourner la tête permet de constater que la vie suit son cours dans l'appartement d'en face. Malgré ce qu'elle compte d'onirique et de déconstruit, la proposition de la metteuse en scène Catherine Bourgeois ne s'ancre pas moins dans l'ici-maintenant de la ville et résonne de l'écho des actualités mondiales.

C'est beaucoup Ferguson et un peu Paris, ce sont toutes les ruelles inhospitalières que ne déparerait pas un graffiti #AgressionNonDénoncée. *Just Fake It* traitait du mensonge, et *AVALE*, de la colère; le nouvel opus de la compagnie Joe Jack et John travaille sur la peur, sur l'irrationalité de ses sources et les ravages qu'elle cause dans le corps social: aliénation, rejet, haine, violence.

## Figures de cauchemar

Autour d'un jeune Haïtien tremblant de frayeur, des créatures se meuvent dans l'espace: un nounours géant revêtu de la combinaison orange propre aux prisonniers, une sorte de mygale velue aux membres trop nombreux pour qu'elle soit incarnée par une seule personne. Est-ce la proverbiale bête à deux dos de la copulation? L'une des deux échines ne semble pas consentir au corps à corps, rappelant du même coup que la crainte de marcher seul(e) est aussi terrain d'inégalité entre les sexes.

Après cette scène inaugurale, l'objet se construit par tableaux qu'habitent d'autres figures: Dorian Nuskind-Oder se montre cagoullée, style Pussy Riot, et brandit une massue, alors que Francis Ducharme s'encapuchonne, genre ado louche. C'est pourtant lorsque le comédien-danseur-performeur s'arme d'un micro qu'il est le plus effrayant, talonnant les spectateurs avec des questions indiscretes, ou alors coinçant Edon Descollines, centre de ce ballet interdisciplinaire, en un simulacre de ce degré zéro de l'information médiatisée qu'est le *vox pop* sans nuance.

## Fabriques de la peur

C'est là que *Je ne veux pas marcher seul* devient le plus âprement politique, sans même avoir l'air d'y toucher: on a droit à de courtes explorations des fabriques culturelles de la peur que sont le sensationnalisme, le populisme et la violence-spectacle. Une longue séance de «mourir pour rire», rythmée par les insoutenables détonations des ballons tenant lieu de revolvers et les rires presque hystériques, se termine sur une image sidérante. On l'a vue, trop vue, à la télévision, mais le silence permet ici de prendre la pleine mesure de cette silhouette au sol qui ne se relèvera pas.

Sombre, sombre, tout ça. Mais Catherine Bourgeois aime heureusement les contrastes et le kitsch, et transformer une insulte raciste en hymne disco qui invite à la tolérance, avec chorégraphie à la clé, ne la rebute pas le moins du monde. L'ultime pied de nez à la peur, c'est encore ce rap improvisé à partir des anxiétés suggérées par le public. Descollines au microphone et Ducharme à la danse avancent sans filet, se moquant des apparences et des *a priori*. Ça nous en prend, des comme eux.

Au sortir, le ciel pleuvait et ventait pareillement qu'à l'entrée. Quant à l'obscurité, elle semblait pour sa part avoir gagné une densité autre, entre le 435, Beaubien Ouest et la voiture. Question de regard, sans doute.

## JE NE VEUX PAS MARCHER SEUL.

Texte collectif. Mise en scène: Catherine Bourgeois. Une production de Joe Jack et John, en codiffusion avec les Écuries et présentée au 435, rue Beaubien Ouest jusqu'au 5 décembre.

[acadieux@ledevoir.com](mailto:acadieux@ledevoir.com)

# REVUE DE PRESSE - JE NE VEUX PAS MARCHER SEUL

REVUE JEU , Lundi 23 novembre 2015

## JEU REVUE DE THÉÂTRE

### JE NE VEUX PAS MARCHER SEUL : MÊME PAS PEUR !

RAYMOND BERTIN / 23 NOVEMBRE 2015

Étonnant, parfois, comme le théâtre peut viser juste sans l'avoir trop prémédité. Avec son nouveau spectacle, la compagnie Joe Jack et John (*Just fake it, AVAlE...*) s'intéresse au phénomène de la peur, notamment en milieu urbain. Présentée *in situ* dans un édifice industriel au bout de la rue Beaubien Ouest, leur performance déroute, interroge, fait réfléchir et rire jaune.

Alliant des aspects d'art visuel, des projections par ordinateur et une caméra en direct, des éléments théâtraux, musicaux et des chorégraphies dansées, *Je ne veux pas marcher seul* met en scène et en question notre propension à la peur, à toutes sortes de peur, réelles ou fictives, générées en nous et par nous, ou imposées de l'extérieur, martelées par d'autres, puis intériorisées.

Diffuse et louvoyant comme ce sentiment qui peut nous prendre au moment où l'on s'y attend le moins, la représentation orchestrée par Catherine Bourgeois et son équipe joue sur le malaise du spectateur. Non sans humour se multiplient les effets de surprise, lumière frontale et bruit soudain, cris, combats et pénombre, lenteur et silences, et l'utilisation d'objets chargés d'une symbolique troublante, masque et tête d'animal, cagoule et bâton, ourson et poupée.

Autour du personnage d'un jeune Noir à la fragilité tout enfantine (joué par Edon Descollines), évoluent des êtres inquiétants : un grand homme à tête d'ours en salopette orange (Étienne Thibeault), une fille portant un masque de caoutchouc de type passe-montagne maniant un grand bâton (Dorian Nuskind-Oder) et un garçon cagoulé à longue tignasse (Francis Ducharme), ce dernier, intense, osant quelque danse endiablée sur un slam improvisé par Edon.

Faisant écho aux peurs nommées par les spectateurs, à qui on a demandé à l'entrée d'inscrire sur papier une peur personnelle, Ducharme s'avance avec son micro vers une spectatrice : « Avez-vous peur quand on s'approche de vous avec un micro ? Avez-vous peur des inconnus ? Avez-vous peur de vous faire attaquer par un adolescent noir ? Avez-vous plus peur des adolescents blancs ? Avez-vous déjà eu peur d'être un échec ? » Et ainsi de suite, chaque question suscitant de courtes réponses timides, mais ouvrant dans l'esprit de chaque membre de l'assistance de grandes réflexions sur ses propres frayeurs.

La nomenclature des dix plus grandes peurs, faite par le même interprète, citera les attaques terroristes, les araignées, les communistes, les féministes, les ours et les musulmans notamment, et se terminera par... l'intimité. Puis, la jeune femme gonflant des ballons jusqu'à ce qu'ils éclatent comme des détonations, les garçons jouent les victimes tombant sous les balles, Edon applaudissant : « Bravo ! C'était très drôle ! » Un vrai jeu de fous suivi d'un long et lourd silence.

Dans le contexte des récentes tueries parisiennes, difficile de rester indifférent à cette représentation chaotique où les peurs, les sources d'où elles proviennent et tout ce qui les nourrit, se conjuguent à la violence irrépressible qui semble sourdre des mêmes puits : l'ignorance et le refus obstiné d'en sortir. Un mal social bien plus profond, hélas, qu'on ne voudrait le croire.

#### Je ne veux pas marcher seul

Texte collectif, avec la collaboration de Kevin Williamson. Conception et mise en scène de Catherine Bourgeois. Une production de Joe Jack et John, en codiffusion avec les Écuries. Présenté au 435, rue Beaubien Ouest jusqu'au 5 décembre 2015.



© Adrienne Surprenant



© Adrienne Surprenant



© Adrienne Surprenant



© Adrienne Surprenant



© Adrienne Surprenant

# Critique

---



par Caroline Poliquin  
[@sweetlilcarrot](#)

À l'extrémité ouest de la rue Beaubien à la limite de Parc-Extension, à la tombée du jour, les trottoirs sont vides. À côté de la voie ferrée, le promeneur-spectateur allant vers le lieu de rendez-vous pour la plus récente pièce de la compagnie Joe, Jack et John ne voudrait certainement pas marcher seul.

Avant d'entrer en salle, chaque spectateur doit écrire sur un bout de papier une chose qui l'effraie. Une fois assis, il peut craindre que cette confidence ne soit utilisée contre lui. C'est que le théâtre expérimental peut parfois faire peur.

La musique et les effets sonores de Chafiik (Loco Locass) sont particulièrement poignants et rendent angoissante l'ambiance du loft de Parc-Extension. L'intégration de quelques morceaux de rap apporte du concret au projet, puisqu'une grande partie du contenu de l'œuvre passe par des silences et des mouvements pour exprimer du ressenti plutôt que des idées ou des opinions - la mise en scène, très physique, de Catherine Bourgeois, inclut beaucoup de danse contemporaine. D'ailleurs, c'est lors d'un rap improvisé en début de parcours que les craintes des spectateurs sont utilisées. La chanson allège la tension initiale et s'avère assez rigolote.

Différents éléments de scénographie technologique, aussi signée par Catherine Bourgeois, sont utilisés. Une caméra filme parfois la scène d'un autre angle et en projette l'image sur un écran situé côté cour. L'outil semble être utilisé davantage pour son côté esthétique que pour sa pertinence dans le propos ; par exemple, l'effet est magnifique lors d'une scène où le protagoniste est filmé en même temps que sa projection et crée un superbe jeu de multiplication. L'éclairage est modifié à l'aide d'un projecteur sur lequel du sable est lancé pour afficher des traînées d'ombre rougeâtre sur la scène : le tout est tout aussi poignant que fluide.

Malheureusement, *Je ne veux pas marcher seul* souffre de quelques longueurs, certains silences censés mettre de l'ampleur durent trop longtemps et provoque plutôt l'ennui.

Il faut toutefois reconnaître qu'à la sortie de *Je ne veux pas marcher seul* les spectateurs ne semblent pas complètement à l'aise, ayant été un peu bouleversés ; mais n'est-ce pas l'un des objectifs du théâtre ?



Crédit photo : Adrienne Surprenant